

Le page d'Éral se présente à la porte de la galerie ; voyant tant de preux rassemblés, il a deviné leurs projets et compris leurs intentions. Le front levé, la tête haute, et sans aucun trouble, il s'arrête....; puis soudain, jetant le manteau qui l'enveloppait, il s'offre, à l'extrême surprise des assistans, vêtu comme un prince royal donnant audience solennelle aux grands vassaux de la couronne.

Un murmure général d'étonnement, mêlé d'approbation, s'est élevé dans la salle ; les dames de la cour n'ont pu s'empêcher d'applaudir des yeux et d'encourager du geste l'élégant et jeune inconnu. Il traverse la galerie ; et c'est lui, parmi les railleurs, qui a pris l'initiative. S'emparant du rôle élevé qui répondait à son costume, il passe, d'un air dédaigneusement affable, au milieu des guerriers qui l'entourent ; les écarte avec dignité ; semble, en sa bienveillance hautaine, s'être attendu à leurs respects ; et, comme recevant leurs hommages, fait aux principaux dignitaires une légère inclination de tête. Puis, regardant en masse la foule avec cette au-

guste distraction, cette inattention occupée, cette pompeuse absence de vue qui composent un regard royal, il poursuit lentement sa marche.

À l'extrémité de l'enceinte, les *genti-femmes* étaient assises. Il découvre son front devant elles ; et, sans réfléchir s'il manque ou non à l'étiquette, si ses actions sont régulières ou ses manières déplacées, il les remercie toutes, par le plus aimable sourire, de leurs démonstrations obligeantes. Sans leur adresser la parole, il a su leur dire qu'elles étaient belles ; et son salut est à la fois galant, respectueux et tendre.

Près de quitter la galerie, il se tourne vers les chevaliers ; et, pour surcroît de hardiesse, il les congédie en monarque par un simple adieu de la main, comme un chef renvoie ses officiers après une revue, ou comme, avec deux doigts levés, bénédiction de clôture, un saint prélat vide une église.

Au fond de ses appartemens, dans un oratoire solitaire, entourée de tout ce que le



luxe a de plus raffiné, la belle reine de Provence attend l'orphelin d'Aiguemar. Sur un divan asiatique, négligemment penchée contre des coussins de drap d'azur parsemés de feuilles de rose et garnis de crépines d'or, la fille de Raymond est assise. Un voile en dentelles d'argent est jeté sur ses blonds cheveux, qu'un bandeau de perles relève. Un tendre demi-jour l'éclaire. Des parfums brûlent autour d'elle. Fraîche comme Hébé, attrayante comme Cypris, mystérieuse comme Diane, éblouissante comme Iris, elle seule est tout un Olympe. Alamède, introduit près d'elle, se croit entré dans le temple des voluptés, dans le sanctuaire des amours.

La riche parure du jouvencel a d'abord étonné la reine; elle sait que, simple écuyer, il n'a ni parens ni fortune : d'où lui viennent donc ses richesses?....

Les traits charmans de l'ancien page, sa physionomie vive et riante, son maintien noble et assuré, sa jeunesse ingénue et fière, ont de nouveau plaidé pour lui. L'altière princesse est troublée. Pour la première fois,

elle éprouve de l'embarras. Elle veut parler, elle hésite; les reproches sévères qu'elle avait préparés expirent sur ses lèvres; et son regard, auquel elle s'était promis de donner une expression majestueuse, a pris, au contraire, et malgré elle, un caractère si bienveillant qu'il en est devenu presque tendre.

« — Orphelin d'Aiguemar! » dit-elle après un long silence, « vous avez deux fois offensé votre reine. D'affreux malheurs ont failli être la suite de vos imprudences coupables. Qu'alléguez-vous pour votre excuse? »

Debout devant la fille de Raymond, Alamède écoute et se tait. La douce voix de Zénaire, complétant les séductions, est une puissance imprévue qui le ravit et le subjuge. A peine a-t-il compris les paroles, il est déjà vaincu par les sons. Elle est redevenue à ses yeux l'irrésistible déité. Son cœur avec force palpite.... il tombe à ses pieds et s'écrie :

« — O la plus belle des princesses! mes fautes sont inexcusables, que votre courroux m'en punisse. Celui qui put vous of-



» fenser, involontairement ou non, ne mé-  
» rite aucune pitié. »

L'orgueilleuse reine triomphe : l'audacieux qui jusqu'alors n'avait reconnu aucun joug, maintenant soumis, prosterné, s'avouait humblement coupable. Si Zénaire eût suivi le mouvement de son cœur, elle eût tendu sa main au beau jouvencel; et, la lui laissant porter à ses lèvres, elle aurait prononcé sa grâce; mais c'est au devoir de son rang qu'elle se croit forcée d'obéir.

Le laissant donc à ses genoux, et le fixant d'un œil sévère, elle répond froidement ces mots :

« — Servant d'armes non admis encore  
» parmi nos féaux chevaliers ! nous avons  
» pitié de votre jeunesse égarée ; daignant  
» croire à votre repentir, nous sommes dis-  
» posée à la clémence ; il nous a paru pré-  
» sumable que votre offense était involon-  
» taire ; nous voulons bien, par notre seul  
» bon plaisir, étendre sur vous notre indul-  
» gence royale ; et nous regardons votre faute  
» comme l'acte d'un insensé. »

Mais, pendant que la fille de Raymond

débitait avec emphase ces mots de formule monarchique, ces phrases d'édits souverains, ce protocole de rigueur à l'usage des majestés, Alamède, désenchanté, la considérait fixement ; et, retombant des cieus sur la terre, avait retrouvé la princesse et perdu la divinité.

Blessé du discours qu'il vient d'entendre, et indigné contre lui-même, il se relève brusquement : « — J'étais un insensé, je l'avoue, » s'écrie-t-il, je cesse de l'être. »

L'œil sombre et les sourcils froncés, il reste un moment immobile... ; puis, retrouvant sa gaîté, son audace et sa malice habituelles : « — Auguste reine ! a-t-il repris, » c'est sans doute un pardon royal que votre » bouche a prononcé. Peu fait au langage des » cours, j'en ai mal saisi les paroles, mais » j'en ai bien compris le sens. Pénétré des » bontés de ma souveraine, je me retire. Je » lui dois plus qu'elle ne le pense : car lors- » qu'ici, entouré de prestiges, ma tête et » mon cœur se perdaient, Votre Majesté, bri- » sant le charme elle-même, a daigné les » sauver tous deux. »



La reine est demeurée interdite; et dans ses mouvemens contraints son dépit perce malgré elle. Alamède allait s'éloigner : —  
 « Jeune présomptueux ! lui dit-elle, comment  
 » osez-vous, à ma cour, porter l'habit des  
 » bannerets ? Votre naissance, votre rang,  
 » vous en ont-ils donné le droit ?

« — Ils ne me l'ont point refusé, » répond le page d'Aiguemar.

« — Et qu'étaient vos aïeux ?

« — Princesse ! j'ai rarement songé à eux ;  
 » et, mal instruit de mon lignage, je gravi-  
 » rais difficilement mon arbre généalogique.  
 » Mais, puisque Votre Majesté prend assez  
 » d'intérêt à moi pour s'informer de ma fa-  
 » mille, j'étudierai ce que je sais pour qu'elle  
 » sache ce que j'ignore. »

A cette singulière réponse, qu'un regard plaisant accompagne, la reine affecte de sourire. Un ton sévère et menaçant n'a nul pouvoir sur l'orphelin; elle change de langage et d'armes. Un jeune fils de la Provence, admis dans ses appartemens, lui parle et lui répond sans trouble ! En voilà le premier exemple... L'air calme et dégagé d'Alamède

est un outrage impardonnable. L'orgueil de la reine est révolté, le cœur de la femme est blessé.

Elle appelle à son secours pour soumettre l'audacieux toutes les séductions de la beauté, toutes les grâces de la jeunesse, toutes les magies du sentiment; elle rejette en arrière le voile qui cachait à demi ses charmes éblouissans; et, belle comme l'aurore printanière entr'ouvrant ses nues diaphanes, douce comme la première voix éveillant le premier amour, elle prononce ces paroles :

« — Alamède, répondez-moi : êtes-vous  
 » attaché à votre souveraine ? et voudriez-  
 » vous la servir ? »

Au tendre accent de Zénaire, à sa dangereuse question, l'orphelin, vivement ému, sent sa langue s'embarrasser. Il veut répondre, il balbutie.... et son cœur recommence à battre.

« — O reine ! s'est-il écrié, je n'oserais vous  
 » dire *non* : je tremblerais de dire... *oui*.

« — Je m'intéresse à votre sort, » poursuit la fille de Raymond. « Quelle carrière comptez-



» vous suivre?... Il est des places à ma cour ;  
 » je puis vous rapprocher du trône.

» — La cour, dit l'élève d'Éral, est une  
 » mer semée d'écueils ; l'homme artificieux  
 » y navigue, l'homme loyal y fait naufrage :  
 » loin de moi ses voies périlleuses. D'ailleurs,  
 » je sens trop en moi-même que, tenant à  
 » ma liberté, je dois fuir surtout....

Il s'arrête. « — Achevez ! » reprend la prin-  
 cesse. « Vous devez fuir surtout?... »

» — Zénaïre. »

Il dit : la noble souveraine a réfugié sa di-  
 gnité sous une distraction feinte. « — Eh quoi  
 » donc ! a-t-elle ajouté, repoussant ici mes  
 » bienfaits, vous refusez de me servir ? »

Puis, visiblement agitée : « — Pour dédai-  
 » gner ainsi mes offres, il faut que de grands  
 » avantages soient promis à votre avenir. Un  
 » brillant hyménée vous appelle peut-être à  
 » de hauts destins. Une riche héritière vous  
 » aura peut-être déjà octroyé *le don d'amou-  
 » reuse mercy.*

» — Depuis deux jours en cette ville, » ré-  
 pond gaîment le jouvencel, « il m'est advenu  
 » tant d'événemens étranges, que la soudaine

» passion de quelque opulente inconnue n'au-  
 » rait rien qui pût me surprendre ; mainte-  
 » nant je crois tout possible. Cependant, j'en  
 » dois convenir, *le don d'amoureuse mercy,*  
 » qui peut-être m'est destiné, ne m'est point  
 » encore octroyé.

» — Tout orphelin de mon royaume, » re-  
 prend gravement Zénaïre, « trouve en moi  
 » une protectrice ; et le titre que vous portez  
 » vous garantit ma bienveillance. Si votre  
 » cœur est libre encore, je veux vous choisir  
 » moi-même une compagne dont la nais-  
 » sance et la fortune vous assignent un rang  
 » dans le monde, et vous assurent à ma cour  
 » cette indépendance superbe qui paraît l'ob-  
 » jet de vos vœux.

» — Qui ? moi ! » dit le page d'Éral, « je  
 » ferais de l'autel de l'hymen le marchepied de  
 » ma fortune ! Mettant à part le sentiment,  
 » j'attendrais mon rang d'une épouse, mon  
 » bonheur des distinctions, et ma liberté d'une  
 » chaîne !... Non, mieux vaut, pour un cœur  
 » aimant, douce amie que puissante dame.

» — Je le vois, interrompt la reine, votre  
 » choix est fait, vous aimez. »



Elle dit ; et ces mots prononcés avec l'expression rêveuse d'un regret mélancolique ont, involontairement sans doute, provoqué un aveu d'amour. Une invincible attraction fixe sur l'œil brûlant d'Alamède le doux regard de Zénaïre... et l'orphelin n'est plus à lui.

« — Si j'aime!... s'est-il écrié. Oh! que » n'ai-je encore en ces lieux le calme de l'in- » différence! Hélas! je l'avoue en tremblant, » Alamède n'est plus le même, et son im- » prudence en est cause; pourquoi ai-je voulu » quitter les vallons et la solitude!... Ah! pour- » quoi surtout ai-je vu l'enchanteresse cou- » ronnée dont le nom remplit l'univers!... »

Il s'interrompt..... son accent est passionné; ses paroles entrecoupées semblent s'échapper avec peine..... Zénaïre paraît émue... Son trouble, et son silence ont enhardi le jouvence!.....

« — Oui, poursuit-il avec transport, c'est » dans ce palais enchanté que j'ai connu pour » la première fois l'ivresse et le délire de » l'âme. Ma raison en fut égarée; mes fau- » tes en furent la suite..... Ah! jeune, ar-

» dent, et sans expérience, comment aurais- » je pu résister aux premiers élans d'un cœur » neuf qui jamais n'avait rien caché!... Aux » lieux où la feinte est une vertu, mon en- » thousiasme parut un crime. Bannissez-moi » de votre vue..... O reine, vous êtes trop » belle..... et je laisse trop lire en mon » cœur... »

La fille de Raymond l'écoute; et le doux poison de l'amour s'est insinué dans ses veines.... Quand l'orgueil, soudain réveillé, lui montre une nouvelle offense dans les derniers mots d'Alamède. Se levant avec majesté : « — Je vous savais hardi, lui dit-elle ; » mais je ne me serais jamais attendue à cet » excès de témérité. Un vassal, un humble » écuyer, un orphelin obscur et sans nom ose » parler d'amour à sa reine!... »

A cette réponse terrible, à cette humiliation imprévue, que devient le fier Alamède?... Plus de tendres feux!... Il répond :

« — Votre Majesté s'est méprise. J'ai peint » l'admiration soudaine qui, me saisissant à sa » vue, a fait succéder en mes sens l'ivresse de » l'enthousiasme au calme de l'indifférence ;

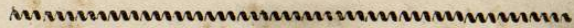


» mais je n'ai point parlé d'amour. Ah ! quel-  
 » que attrayante qu'elle soit, l'idole qui ne  
 » veut qu'un culte, des soumissions, des  
 » prières, et qu'il faut adorer de loin, pourra  
 » exalter mon esprit, mais non faire battre  
 » mon cœur. Qui n'apprécie que les respects  
 » n'allume point les douces flammes. L'homme,  
 » avec trouble et tremblement, élève ses yeux  
 » vers la nue... mais jamais, à moins de dé-  
 » mence, cet homme, en une déité, n'ira se  
 » chercher une amante.

» — Retirez-vous ! s'écrie la reine ; je vous  
 » ai pardonné vos fautes, ne reparaissez plus  
 » devant moi !

» — Mille grâces vous soient rendues ! »  
 répond vivement l'orphelin : « je n'implorais  
 » qu'une faveur, et j'en reçois deux à la  
 » fois. »

L'audacieux est déjà loin.



## LIVRE HUITIÈME.

Trois jours s'étaient écoulés depuis le départ du duc de Roquemire. Le soleil avait fui sous l'horizon ; et l'heure fixée pour la nouvelle réunion des *invisibles* était au moment de sonner. Soudain la grande porte extérieure du palais habité par Alamède ouvre ses larges battans ; et le chef des templiers, montant un coursier belliqueux, et suivi d'une escorte nombreuse, rentre en sa royale demeure.

L'élève d'Éral est allé à sa rencontre ; et le duc, accourant à lui, paraît ravi de le revoir. Mais, aussi mystérieux qu'un prêtre des âges anciens, qu'un courtisan des jours modernes, ou qu'un conjuré de tous les temps, le chef, entouré de varlets, et craignant d'en être entendu, n'adresse au page d'Aiguemar que ces paroles vagues de politesse affectueuse qui semblent exprimer quelque chose, et pourtant ne signifient rien.